

Jouissance(s)

Définir la jouissance chez Lacan n'est pas chose facile. Elle est tellement inqualifiable qu'elle se définit souvent par ce qu'elle n'est pas : plaisir, volupté, plaisir intense, déplaisir, dégoût, orgasme, souffrance, extase, etc.... Autant de formes qu'elle peut emprunter sans pour autant y trouver définition. La jouissance est plutôt tension, douleur, excès. Acceptable avec modération, elle est destructrice à plus haute dose. Parfois jusqu'à la ruine totale.

Lacan la considère comme fondamentale, au point qu'il aurait souhaité que le champ lacanien porte le nom de champ de la jouissance. Il n'y consacre pas pour autant un séminaire. On ne sait pas où la chercher, elle est partout et nulle part, disséminée dans ses séminaires et écrits, souvent évoquée, jamais définie précisément. La difficulté de traiter le sujet est à l'image de ce qu'est la jouissance. Elle échappe dès qu'on a l'impression de parvenir à la saisir. A chacun de la déduire, de s'en faire son idée.

Freud ne conceptualise pas la jouissance. Il la situe au-delà du principe de plaisir et l'articule avec la pulsion de mort. C'est ce qui insiste et persiste, ce qui se répète indéfiniment, en excès, ce qui ne peut pas s'arrêter. C'est la manifestation paradoxale de plaisir dans le déplaisir, dans la douleur, ainsi que des phénomènes répétitifs tels que cauchemars, symptômes, conduites d'échec, etc...

On est saisi par la jouissance, on ne choisit pas son mode de jouissance. Le plus souvent on s'en plaint, même si elle est recherchée. Elle est autant ce qu'on ne réussit jamais à éteindre que ce dont on ne parvient pas à se défaire. La jouissance témoigne du rapport du sujet à son propre corps, à son insu. On ne peut rien en dire. Elle est de l'ordre du réel.

On ne peut aborder la jouissance sans s'attarder longuement sur ce concept de réel, qui se modifie sensiblement au fil des séminaires de Lacan. Accéder à la jouissance serait accéder au réel, à l'inaccessible. Parler de la jouissance et du réel, c'est aborder ce qui, par définition, ne peut pas se dire. « C'est à l'impossible à dire que se mesure le réel », disait Lacan dans l'Étourdit¹.

Le problème de la jouissance, c'est le problème du réel. Les deux termes ne sont pas synonymes mais étroitement corrélés et indissociables. Le réel ne se résume pas à la jouissance. L'inconscient aussi est réel. Notre relation au réel est autant impensable qu'indispensable, autant impossible qu'inévitable.

Cette relation impossible avec le réel, qui pour chacun prend forme par sa relation avec sa propre jouissance, n'est pas une absence de relation. Bien au contraire : c'est une relation

¹ LACAN J., L'Étourdit, Autres écrits, Seuil, p495.

d'impossibilité autour de laquelle s'organise la structure, se fonde la subjectivité de chacun. Le réel, la jouissance, c'est ce qui est impossible et pourtant toujours présent. De cet impossible, on ne peut se passer, on ne peut pas l'écartier au motif qu'il serait impossible. Cet impossible qui ne s'efface pas, c'est ce qui cloche. La psychanalyse s'intéresse à ce qui cloche, irrémédiablement. Pour théoriser les discours, les différents types de lien social, de relation au monde, Lacan expose diverses manières de faire avec l'impossible, ce qui fait défaut, et d'y trouver sa jouissance. « Il n'y a de discours, que de la jouissance »².

L'impossible est structurel, incurable. Il est lié à notre condition « d'être parlant » (Barthes), de « Parlêtre » (Lacan).

Retour sur le Fort – Da

Si on revient au développement du petit enfant, de l'infans ; celui-ci est en contact avec un premier grand Autre, en général la mère, mais ni systématiquement, ni exclusivement. L'enfant est d'emblée confronté à la problématique du « Pas-Tout ». Ce grand Autre n'est pas toujours présent à l'enfant. Bien-sûr, on pense aux allées et venues de la mère, mais pas seulement. On peut considérer que l'absence de la mère se manifeste également dans les moments où elle est physiquement présente à l'enfant et se consacre pleinement à lui. Dans son regard, il y a plus ou moins de présence, d'absence, de vide, d'intensité, selon les instants. Il en va de même pour sa voix, sa posture, et de tout ce qui émane d'elle. Le manque, l'absence, l'ailleurs sont partout en elle. Sa présence est parsemée d'absence, porteuse d'un ailleurs.

Le grand Autre, l'Autre du langage, le symbolique qu'il incarne, est troué de toute part. Le *Pas-tout* est partout. Le symbolique est porteur du réel. Du simple fait que la mère soit humaine, et ne fonctionne pas en continu comme une machine régulière, elle est inconstante.

Le réel c'est le discontinu inhérent au symbolique. Le réel est partout dans le symbolique. Il en est la limite interne. Le premier grand Autre est manquant, troué : l'enfant est en prise directe avec le réel, l'inconcevable, l'irreprésentable, l'absence.

Le phallus est le signifiant qui vient nommer ce trou dans l'Autre en essayant de le colmater par une signification. Le phallus est le signifiant du manque qui signifie le désir de l'Autre. Il est ce que l'on se représente imaginativement pour boucher le trou du réel de l'Autre. C'est l'énigme de l'Autre, de son désir, c'est ce qui lui manque, l'ailleurs qu'il suggère.

Freud, quand il ne distinguait pas clairement phallus et pénis, disait que le phallus peut être le pénis en tant qu'il manque à la mère. Le phallus était d'emblée la marque de ce qui manque, de la symbolisation de ce manque. Nommer, c'est masquer un trou par ce qu'on y imagine, symboliser le réel.

Le phallus n'est pas ce qui se présente voilé, il est le voile lui-même, un voile posé sur le trou de la structure. Il n'y a rien à découvrir derrière ce voile. Le réel est dans le voile.

On voit bien que filles et garçons sont logés à la même enseigne. Le phallus est l'objet central de l'économie du désir. C'est par le phallus que se réalise l'entrée dans le langage, par la

² LACAN J., Le Séminaire Livre XVII, L'Envers de la Psychanalyse, Seuil, 1991, p.90.

nomination du manque. Par l'accès au désir, chacun commence à parler, pris dans le symbolique.

Il n'y a qu'un seul sexe au niveau de l'inconscient. La logique phallique est unisexe. C'est le phallus qui organise la jouissance du langage. L'ordre symbolique est fondé sur le primat du phallus. La jouissance phallique est celle de tout être parlant.

Deuxième lecture du Fort-Da

L'enfant, de par son immaturité à la naissance, est totalement dépendant du ou des Autres. Il arrive dans un bain de langage, il est parlé bien avant de parler. Mais il est aussi totalement livré à la jouissance de l'Autre. Il est joui avant de jouir. « Le corps, c'est de la substance jouissante³ », nous dit Lacan.

Le Fort-Da signe un changement de position, passage de « sujet à » la jouissance à « sujet du » désir. On est sujet à la jouissance comme on est sujet à une maladie : un excès dans lequel on est pris, dont on est l'objet. Être sujet du désir c'est devenir agent, et animé d'un manque. C'est l'enfant qui est aux commandes de la bobine de fil du Fort-Da, pour se représenter le manque de l'Autre.

Entre temps, et c'est là selon Lacan le traumatisme inaugural, qu'il nomme « troumatisme », il a été « mordu » par le signifiant. Il est pris dans le filet du symbolique. Il est devenu sujet. Le refoulement originaire s'est produit. Celui-ci est strictement coïncident au retour du refoulé, c'est-à-dire de la constitution de la seule réalité possible, la réalité psychique : le fantasme. L'enfant, devenu sujet, est constitué par l'Autre et se constitue également l'Autre. La subversion freudienne, développée par Lacan, est de découvrir qu'il n'y a pas d'autre réalité que celle de notre fantasme. Le monde entier se résume, pour tout sujet, à ce que Lacan définit comme un « objet a ».

Le Fort-Da, c'est aussi le signe de la constitution du fantasme, l'histoire telle que chacun se la raconte pour qu'elle soit vivable.

Il y a une relation moebienne entre désir et jouissance, c'est-à-dire une relation d'ambivalence : jamais l'un en même temps que l'autre, mais aussi pas l'un sans l'autre. L'excès étant l'envers du manque. Quand Lacan dit : « Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir⁴ », nous pouvons entendre que, par amour, il est possible de renoncer à un peu de sa jouissance, de l'excès de celle-ci, pour supporter le manque qui génère le désir.

Jouissance et Réel chez Lacan avant et après les années 70-75

Dans un premier temps, Lacan considère la jouissance comme originelle. Il est totalement revenu sur cette position à la fin de son enseignement, spécialement à partir du séminaire *Encore*.

³ LACAN J., Séminaire XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p19.

⁴ LACAN J., Séminaire X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p209.

En 1960, dans « Subversion du sujet et dialectique du sujet dans l'inconscient freudien⁵ », Lacan s'attarde sur la formule freudienne « *Wo es war, soll ich werden* ». De *es war*, *c'était*, il propose le plus-que-parfait du subjonctif *eût été*. Il introduit l'hypothèse. Il dira ensuite qu'on peut y entendre ce qui *a failli être*. Il hésite déjà sur la temporalité. Il propose d'entendre par *Wo es war* « une extinction qui brille encore⁶ », un passé éteint mais encore actif, et par *Soll ich werden* « une éclosion qui échappe⁷ », ce qui disparaît en apparaissant. Il jongle avec la temporalité mais ne modifie pas encore sa conception : l'être a bien dû exister pour qu'il disparaisse. « Ce qu'il faut bien qui soit pour choir de l'être⁸ ».

En résumé, sa conception des années 60 serait : au commencement était une jouissance totale, absolue et illimitée de l'être (qu'il nommera plus tard le réel). Le signifiant, la jouissance phallique, sexuelle, intervient dans un second temps et constitue une perte de jouissance, une limitation de la jouissance générale. « La jouissance est interdite à qui parle comme tel⁹ ». L'être est premier, précède le signifiant. Le réel préexiste au symbolique. Lacan parle déjà de l'*objet a* comme le reste du grand Autre, celui de la plénitude, de la jouissance totale.

Entre 70 et 75, avec *Encore*, *L'Étourdit*, *La Troisième*, *RSI*, etc...Lacan change radicalement de cap : « Il est inutile de chercher quoi que ce soit qui aurait précédé le langage¹⁰ ». « Il n'y a aucune réalité pré-discursive, chaque réalité se fonde et se déduit d'un discours¹¹ ». Il en résulte un renversement des relations entre réel et symbolique. Le symbolique est premier. L'être, le réel ne sont pas préalables au signifiant, mais produits par celui-ci, créés par le symbolique.

Il n'y a pas de réel précédant le symbolique, pouvant exister indépendamment de celui-ci. Ni de jouissance ayant préexisté à la jouissance phallique, celle organisée par le langage. Le réel, la jouissance totale se déduisent dans l'après-coup comme étant venus auparavant.

Selon la physiologie du langage : le sujet, divisé, est représenté par un signifiant pour un autre signifiant, qui ne le représente pas. Dans cette opération, il y a perte puisque le mot n'est pas la chose. Du fait que nous parlons, ce qui nous échappe nous apparaît comme ayant existé, et devenu inaccessible.

C'est par rapport aux effets de manque, d'insatisfaction, inhérents au langage, qu'il est logiquement nécessaire d'imaginer une étape antérieure, un passé en forme de paradis perdu, à retrouver, dont témoigne ce qu'il en reste : *l'objet petit a*.

L'objet a commémore la perte de jouissance, en tant que cet objet représente un reste de jouissance ayant échappé au procès de la signifiante. Il est désigné par Lacan comme le *plus-de-jouir*. C'est la seule invention qu'il revendique, par laquelle il fait le lien entre Symbolique, Réel et Imaginaire, et entre un passé mythique et le présent. *L'objet a* est défini par Lacan comme l'objet perdu de toujours, le petit reste de la jouissance de l'Autre.

⁵ LACAN J., *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, pp793-827.

⁶ Ibid.

⁷ Ibid.

⁸ Ibid.

⁹ Ibid.

¹⁰ LACAN J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*

¹¹ Ibid.

L'objet a, c'est quand le sujet a la sensation de percevoir dans son monde une représentation de l'objet perdu qui cause son désir. Il lui apparaît comme le signe qu'il tient le bon bout... le bout restant de l'Autre. Mais l'entreprise est vouée à l'échec puisque l'objet poursuivi est imaginaire.

C'est une pure jouissance de la langue que de constituer un temps mythique où on jouissait sans entrave d'un Autre non castré, où les mots et les choses ne faisaient qu'un et vivaient en parfaite harmonie. Pour Lacan, la fonction d'un mythe est de soutenir la réalité présente. Son impact peut être plus fort que s'il avait vraiment eu lieu. En ce sens, il avance dans les pas de Freud qui fit appel à des mythes pour donner corps à sa clinique (Œdipe, le père de la horde).

Le futur antérieur

Il faut du Zéro pour qu'il y ait du UN. Il est nécessaire d'effectuer une boucle temporelle, de créer rétroactivement un temps zéro, ayant préexisté, dont le temps présent serait la conséquence.

Le futur antérieur est le temps par lequel il y a nécessité, pour expliquer le présent, de poser l'hypothèse d'un temps antérieur, premier, et déduit secondairement par ses effets. Par exemple : *Le train est en retard*, on pose l'hypothèse *il aura certainement connu une panne*. C'est la fonction performative et rétroactive du signifiant. La nécessité étant ce qui *ne peut pas ne pas* avoir eu lieu. Il faut insister ici sur une nuance qui n'en est pas une. Dans le cas présent, deux négations ne font pas une affirmation. Transformer le futur antérieur en un passé serait faire fi de la valeur d'hypothèse de l'énoncé.

Notre histoire se crée au présent, quand on (se) la raconte. Plus précisément quand on l'adresse à un Autre, puisque le transfert entre en ligne de compte. Notre présent est ressenti comme le résultat de ce qui a eu lieu précédemment. Une histoire, c'est des mots. Si le sujet expose son histoire avec d'autres mots, il change de position subjective, il dérive de son histoire habituelle. Celle-ci n'est plus la même. Une relecture de son histoire en provoque une réécriture. La jouissance en est également modifiée.

La clinique nous le rappelle quotidiennement : lâcher un symptôme, aborder la vie autrement, changer de position subjective, c'est revoir toute son histoire. On comprend pourquoi cela s'avère long et difficile. Ce sont les identifications par lesquelles on s'est construit, le passé dont on se fait bagage quotidien, donc tout ce qui nous supporte, qui est remis en cause. Freud abordait ces questions dans « Constructions en analyse¹² », « Le Roman familial des névrosés¹³ », Lacan dans « Le mythe individuel du névrosé¹⁴ ».

¹² FREUD S., Résultats, idées, problèmes, II, Paris, PUF, 1985

¹³ FREUD, S., (1909), « Le roman familial des névrosés », in Névrose, psychose et perversion, Paris, PUF, 1973, pp. 157-160

¹⁴ conférence prononcée par Lacan en 1953

Jouissance phallique

Lacan utilise un autre mythe : le paradoxe de Zénon. Achille fait la course avec la tortue. Athlète sûr de lui, il laisse partir au loin la tortue. Lorsqu'il s'élanche, il ne l'atteint pas puisque celle-ci a bougé. Cette opération et le ratage se répètent. Il n'est pas question ici de reprendre l'explication scientifique très pointue, réservée aux mathématiciens avertis, dans laquelle Lacan se lance. Essayons simplement d'en tirer quelques conclusions.

Achille vise la tortue, mais quand il se lance à sa poursuite, celle-ci s'est déplacée, elle n'est plus à la même place. Quelles que soient la rapidité d'Achille et la lenteur de la tortue, celle-ci aura toujours bougé, même si son mouvement est infime. Achille répète à l'infini cette tentative, et son ratage est inévitable : la tortue atteinte ne sera jamais celle qui était visée.

Nous pouvons y voir la frappe répétée à l'infini du signifiant visant la chose qu'il ne parvient jamais à nommer. Il en va de même pour tout objet de désir qui laissera insatisfait, puisque celui atteint ne sera jamais superposable à celui qui était visé.

La jouissance phallique est celle qui répète ce ratage à l'infini. Le *plus-de-jouir* est à entendre avec un signe moins et un signe plus. Le moins : ratage de la jouissance, l'objet n'est jamais atteint. Le plus : jouissance du ratage puisque celui-ci permet de prolonger l'expérience, toujours avec l'espoir d'y parvenir ou de s'en approcher au plus près. C'est aussi la jouissance de l'insatisfaction. Quand on parle de jouissance, on parle de l'effort accompli pour essayer de la (re)trouver, mais les retrouvailles sont impossibles.

A partir du séminaire *Encore*, Lacan parle de « J'ouï-sens » pour insister beaucoup plus sur la dimension de jouissance de la parole que sur sa capacité à délivrer des significations.

Réel – Symbolique

Achille n'atteint jamais la cible visée. Le sujet est structurellement séparé de l'objet de son fantasme. Le réel est impossible à dire, concevoir, imaginer, puisque le réel est un trou, un vide, un espace, un écart infranchissable. C'est ce qui échappe. Le réel n'a aucune consistance, il est a-substantiel.

Le réel lacanien n'est pas extérieur au symbolique. Il en est la limite interne, ce qui échappe au langage et aux représentations. Le réel c'est l'écart qu'il y aura toujours entre soi et son fantasme, entre les mots et ce que nous voulons dire, entre le dit et le dire, entre l'énoncé et l'énonciation, etc... Le réel est le non symbolisable produit par le symbolique. Le réel fait partie du symbolique au même titre que le silence est un élément de la parole, créé par celle-ci.

Le langage entoure ce qu'il n'arrive pas à dire. C'est parce que le symbolique est troué qu'il y a du réel. Le vide du réel devient trou quand il est bordé par le symbolique. « La nomination est la chose dont nous sommes sûrs que ça fasse trou¹⁵ ». « Il est de la nature même du symbolique de comporter des trous¹⁶ ».

¹⁵ LACAN J. Le séminaire, RSI, Avril 1975.

¹⁶ LACAN J. Le séminaire Le Sinthome, décembre 1975

Les relations entre réel et symbolique sont du même ordre que celles des anneaux d'une chaîne ou des mailles d'un filet avec les trous qu'ils comportent, au plus proche sans jamais se recouvrir. On n'accède au réel que par le symbolique.

L'inconscient est réel, créé par le symbolique. « L'inconscient est l'implication du langage : pas d'inconscient en effet sans langage¹⁷ ». « C'est manifestement par le langage que je rends compte de l'inconscient¹⁸ ». L'inconscient n'est pas à chercher dans les profondeurs, il affleure dans la parole du sujet, au plus près, et demeure pourtant inaccessible.

La subjectivation serait l'expérience de jouissance par laquelle un savoir s'ancre dans le corps. Il s'agit d'un éprouvé physique pouvant survenir en analyse, à la faveur d'une interprétation qui tomberait à pic, ou ailleurs, par exemple à la lecture d'un livre quand une phrase résonne comme le surgissement d'une évidence pourtant méconnue jusqu'alors. Une révélation aussi intense et fugace que l'illumination d'un éclair. « Il n'y a de savoir que joui », nous dit Lacan. En ce sens, la jouissance est parfois ce qui permet d'accéder à une vérité, un fragment de réel, un petit peu de son inconscient.

Jouissance – Pulsions

« Les pulsions sont l'élément le plus important mais aussi le plus obscur de la théorie psychanalytique¹⁹ ». « Il y a un réel pulsionnel uniquement pour autant que le réel c'est ce que dans la pulsion je réduis à la fonction du trou. C'est-à-dire ce qui fait que la pulsion est liée aux orifices corporels²⁰ ».

Le corps est substance jouissante. La jouissance du corps se rétracte sur les pulsions. Le fantasme forme ce montage imaginaire qui permet à l'Autre mythique, l'Autre du rêve, le propre de la névrose, de s'écouler par la pulsion. La pulsion machine sur le corps ce que le fantasme rêve de réaliser.

La jouissance, c'est quand il n'y a plus de mots pour le dire. C'est la recherche d'un éprouvé physique visant à atteindre un sentiment d'existence à la limite de l'inexistence, là où le réel et le symbolique sont si proches, sans jamais se recouvrir l'un l'autre.

En analyse, on ne peut pas intervenir directement sur la jouissance, puisqu'elle est sans mots, inaccessible. On ne peut y accéder que par son envers moebien, le désir. Celui-ci cherche toujours à atteindre, au-delà de l'objet visé, une jouissance. Lâcher un symptôme, c'est renoncer à la jouissance qui lui était attachée. La jouissance est indicible, elle est prise entre les dits, elle est inter-dite. Elle est ineffable mais elle a des bords, le langage dont elle fait partie. Ce que Lacan dit à propos de *Lalangue* illustre que la jouissance est un réel interne au langage. L'analyse est un travail sur la jouissance. « La jouissance phallique est celle que consomme l'analysant²¹ ». La psychanalyse est un discours du renoncement à la jouissance du symptôme pour permettre au sujet de trouver une autre jouissance attenante au désir.

¹⁷ LACAN J., Préface au livre d'Anika Lemaire « Jacques Lacan », Charles Dessart, Bruxelles 1970, pp9-20.

¹⁸ LACAN J., « L'Étourdit », Autres écrits, Seuil, p488.

¹⁹ FREUD S., « Au-delà du principe de plaisir »

²⁰ LACAN J., Réponse à une question de Marcel Ritter, avril 1975.

²¹ LACAN J., « Dissolution », 11 mars 1980.

Jouissance - Sexuation

La théorie psychanalytique est phallogénique dans la mesure où elle considère que le désir s'organise par rapport au phallus, quelles que soient l'anatomie et l'orientation sexuelle du sujet. Elle n'est pas androcentrique, elle ne récupère pas le phallus au profit d'un modèle exclusivement masculin. Le phallus est unisexe. Les hommes et les femmes règlent leur jouissance sur le symbole phallique, mais selon des voies différentes.

La différence sexuelle est réelle, non parce qu'elle est dictée par l'irréductible différence anatomique, mais parce qu'elle relève de la jouissance et que celle-ci est réelle. Elle échappe au symbolique, aucune séquence narrative ne peut en rendre compte. Lacan considère que le réel ne peut s'appréhender que par la logique, ce qu'il propose avec le schéma de la sexuation. Ce tableau ne distingue pas deux sexes, mais la part homme et la part femme de tout être parlant. Deux positions subjectives par rapport à l'impossible de la jouissance, indépendantes de l'anatomie. Deux relations à l'incomplétude, deux manières de se situer par rapport au phallus, au manque.

Le côté gauche du tableau, l'UN, correspond à une position masculine. Encore une fois, Lacan fait appel au mythe et à la logique : pour qu'il y ait du UN il faut nécessairement supposer un antécédent Zéro. Une exception, représentée par le *père de la horde*²², non castré, celui qui aura connu la jouissance infinie et exclusive de *toutes* les femmes. *Toutes*, c'est-à-dire qu'aucune ne lui échappe et le tout de la femme lui est accessible.

Par opposition à cette exception, à cet *au moins un* différent, que Lacan nomme l'*Hommoinsun*, se définit un ensemble constitué de ceux dont le point commun est d'être frappés de castration. Ceux et celles rangés dans cet ensemble font tous pâle figure au regard de ce que fût le père primitif. La logique phallique règne du côté homme, et la concurrence phallique y joue pleinement. Chacun essaiera de se dégager du lot, avec, en ligne de mire, l'espoir de surmonter de temps en temps son impuissance constitutive, de se rapprocher, ne serait-ce qu'une fois et pour quelqu'un, de l'*hommoinsun*.

Qu'on soit né garçon ou fille, la masculinité est première. L'*homosexualité*, soit la sexualité côté masculin, est le premier temps pour tout sujet. On peut tout à fait, qu'on soit homme ou femme, se satisfaire pleinement de la logique phallique et ne pas être concerné par la question du féminin. Les femmes peuvent se montrer des adversaires redoutables dans les jeux de pouvoir et de concurrence phallique.

Le côté droit du tableau, l'AUTRE, correspond à une position féminine. Il n'y a pas ici de figure d'exception qui formerait, par opposition à celle-ci, un ensemble des femmes, régi par une caractéristique commune. Les femmes se définissent une par une. Toutes celles et ceux qui se rangent de ce côté-là doivent faire avec ce manque fondamental, et sont amenés à se définir singulièrement.

Toute femme est soumise à la castration, assujettie à la fonction phallique, mais elle y est pas-toute. « Ce n'est pas parce qu'elle est pas-toute dans la fonction phallique qu'elle n'y est pas. Elle y est *pas* pas du tout. Elle y est à plein. Mais il y a quelque chose en plus ».²³ La jouissance phallique de la femme est une nécessité de structure puisqu'elle y est soumise

²² FREUD S., Totem et Tabou, Payot, 1980.

²³ LACAN J., Séminaire XX, *Encore*, Seuil, p69.

comme tout être parlant. Toute autre jouissance, si elle existe, ne sera pas de l'ordre du nécessaire.

On peut considérer que se situent du côté féminin les sujets qui, bien qu'assujettis à la castration, ne trouvent pas leur compte dans la jouissance phallique. Ceux qui ressentent qu'une part essentielle de soi échappe à la nomination et restera toujours indicible, se situera du côté du réel. Le féminin relève du réel, où il s'agit de trouver son identité dans la partie manquante de toute nomination. « Trouver son sol dans l'absence de sol, prendre appui dans le défaut de tout appui ²⁴ ».

Le sujet qui s'offre en position féminine comme objet de désir se fait porteur, support, contenant, de quelque chose qui le dépasse, d'une énigme, d'un au-delà du langage. Une femme, comme être parlant, donc dans le phallique, est séparée de la féminité qu'elle est sommée de représenter par cette appellation femme qui lui est attribuée. Femme est un mot qui existe bien. Il évoque le fantasme et le rêve mais ne renvoie à rien qui serait propre au féminin et pourrait se dire: « On la dit-femme, on la diffâme »²⁵. Le féminin est une énigme, quelle que soit l'apparence que l'imaginaire essaie de lui donner. C'est la féminité qui se résume à la présentation de cette parure du vide dans laquelle elle est inexistante. Les apparats de la séduction constituent l'enveloppe de cette vacuité. Ceux-ci ont pour fonction que la femme reçoive en retour, par le désir qu'elle suscite, une réponse à l'énigme du féminin qu'elle supporte et suggère sans rien en savoir, à la part de réel qu'elle contient et qui la fait Autre en premier pour elle-même.

Ce qui fait dire à Lacan que l'Autre sexe, qu'on soit homme ou femme, c'est toujours la femme. « Disons hétérosexuel par définition ce qui aime les femmes, quel que soit son sexe propre. Ce sera plus clair »²⁶. En ce sens, l'homosexualité féminine n'existe pas si une femme représente toujours la différence.

En toute femme est présente la question de l'Autre femme, la vraie, celle qui est supposée avoir accès au féminin, à une Autre jouissance, tout au moins le faire miroiter. Elle saurait ainsi capter le désir des hommes et des femmes. La part d'énigme du féminin, de réel, peut aussi être supportée par un homme puisqu'il s'agit de position subjective.

La position féminine est paradoxale dans la mesure où être désiré y est autant ce qui est recherché que ce qui est craint. Se faire objet de désir de l'Autre comporte un *se laisser faire*, *se laisser façonner* qui peut ressembler à une perte d'identité dans laquelle il s'agit pourtant de se trouver. Être soi-même en se laissant nommer par un autre, être activement passive, trouver sa place « entre centre et absence²⁷ ». Cet autre auquel elle s'en remet, elle l'envisage comme un Autre, et c'est dans la mesure où elle l'élit à cette place qu'il est à même de la nommer. Sinon, il peut toujours s'évertuer en parole, ses mots glisseront sur elle comme la pluie sur les plumes d'un canard.

²⁴ MILLOT C., « Abîmes ordinaires », Gallimard, 2001.

²⁵ LACAN J., Séminaire XX, *Encore*, Seuil, p79.

²⁶ LACAN J., L'Étourdit, Silicet n°4, Seuil 1973, p23.

²⁷ Lacan J., Séminaire XIX, Seuil, p121. Expression que Lacan emprunte au poète Henri Michaux.

Jouissance... s ?

Lacan ne parle jamais des jouissances. Il emploie toujours le singulier auquel il adjoindra parfois divers qualificatifs : phallique, sexuelle, féminine, supplémentaire, Autre, etc...

Lacan situe sur le nœud borroméen la jouissance Autre à l'intersection du réel et de l'imaginaire, hors symbolique, hors langage. La jouissance Autre, qualifiée de féminine, on ne peut rien en dire, elle relève du réel. D'ailleurs, les femmes n'en disent rien, au grand regret de Lacan.

On peut considérer que cette jouissance féminine fonctionne un peu comme tous les mythes : elle est nécessaire pour supporter la réalité et peu importe qu'elle existe ou non. Qu'elle n'ait jamais existé ne pourra qu'amplifier son impact sur la réalité. Plus on en parle sans jamais la rencontrer, plus elle est présente comme absente.

La jouissance Autre, ou féminine, serait à la jouissance phallique ce que le réel est au symbolique, sa limite interne. Elle serait l'au-delà dessiné par la limite de la jouissance phallique. C'est une propriété du signifiant que de faire coupure et de créer un au-delà de lui-même. L'insuffisance de la jouissance phallique nourrit l'espoir d'une Autre jouissance.

S'il existe une jouissance féminine, supplémentaire, elle est supposée, réelle, hors langage. Le silence est donc la réponse la mieux appropriée à cette question. Lacan nous dit : « S'il y en avait une autre, mais il n'y en a pas d'autre que la jouissance phallique²⁸ ».

Cette jouissance féminine, qui fait couler tant d'encre, est une supposition nécessaire. Proposons qu'elle inexistait avec intensité et qu'elle n'a pas fini d'inexister... Elle alimente le rêve de l'Homme, l'énigme du féminin qui le fait parler afin qu'il y ait « Assez de jouissance dans le parler pour que l'histoire continue... ».²⁹

Les deux questions de Freud, celle du père et celle de la femme (le continent noir), se rejoignent : faire d'une femme LA femme, c'est lui attribuer un statut d'exception et une jouissance infinie au même titre que le père de la horde. L'énigme du féminin, de sa jouissance, se pose à l'endroit où le père mythique est appelé.

Christophe Soulier
Janvier 2020

²⁸ LACAN J., Séminaire XX, *Encore*, Seuil, 1973, p56.

²⁹ LACAN J. Déclaration à France culture, 07-1973.